

# Chapitre 1

## *Les îles Shetland, 1206*

Il rêvait.

Mais oui ! Cela expliquait tout.

Le sable et le sel lui piquaient les yeux. Une vague lui courut sur tout le corps et le gela jusqu'à la moelle. Il ne sentait plus ses jambes. Si seulement il pouvait bouger ou crier...

— Il est parfait, murmura, tout près de son oreille, une voix féminine.

Un doigt lui caressa le menton avec douceur.

— Je dirais plutôt : *parfaitement mort*, déclara une autre voix, rauque celle-là, voix d'homme indéniablement, mais d'un homme qu'il ne voyait pas. Cette voix avait un accent étrange.

Il souleva une paupière, à peine. La pâle lumière de l'aube l'éblouit. Il voyait trouble.

— Tu dis n'importe quoi, Légiste. Regarde plutôt, il s'éveille.

Non, il ne rêvait pas.

Il était mort.

Pour s'en convaincre, il n'avait qu'à regarder la créature qui flottait au-dessus de lui. Il en avait entendu parler, bien sûr. Les Danois et les Norvégiens, qui couraient les mers et venaient jusqu'à Inverness pour commercer, ne se faisaient jamais prier pour raconter leurs légendes, le soir, autour du feu de camp.

Mais lui, il était catholique. Lui, il ne croyait pas à ces sornettes.

Pourtant, l'apparition semblait bien réelle. Elle avait l'air vraie. Elle flottait au-dessus de lui. Elle le regardait.

— Walkyrie, jeta-t-il dans un souffle.

La dame fronça les sourcils. Ses yeux bleus, fixés sur lui, s'étrécirent.

— Tu as raison, reprit la voix de l'homme invisible, cette voix qui semblait venir d'un rêve. Il n'est pas mort, mais il a perdu la raison.

Mais si, il était mort, bien sûr ! Sinon, comment expliquer l'étrange créature qu'il voyait, et ces paroles proférées par un homme invisible ?

La dame avait les cheveux blonds, noués en deux lourdes tresses au bout desquelles étaient fixés deux gros anneaux de bronze qui se balançaient au gré des mouvements de leur propriétaire. Elle portait un casque. Des caractères bizarres étaient gravés sur le pourtour de ce casque, des runes semblables à celles qu'il avait essayé de déchiffrer, autrefois, sur des menhirs dans la baie de la Firth.

La dame portait aussi une cotte de mailles. C'était donc une guerrière, une walkyrie.

Mais, pas de doute possible, elle était bel et bien une dame ; une belle dame aux joues roses, aux lèvres pulpeuses. Sous sa cotte de mailles, elle portait une robe. Donc, elle n'était pas la femme d'un manant, mais une dame.

Il posa son regard sur la courbe de son cou, le laissa glisser en direction de ses épaules graciles. Elle avait les bras nus et hâlés, ornés de bracelets en bronze. Son haubert se soulevait avec régularité, au rythme de sa respiration tranquille.

Il essaya de parler :

— Suis-je...

La gorge lui brûlait. Il toussa, cracha une âcre quantité d'eau de mer. La quinte terminée, il rouvrit les yeux. Son regard croisa celui de la walkyrie. Il demanda :

— Walhalla ?

Un éclat de rire multiple, tonitruant, salua sa question,

couvrit les cris des cormorans. D'autres hommes se trouvaient donc là, qu'il ne voyait pas plus que le Légiste.

— Non, tu n'es pas au Walhalla, répondit la walkyrie, avec douceur. Tu en es même fort éloigné. Ici, c'est l'île de Frideray.

La tête se mit à lui tourner. Il ne comprenait plus. La nausée le prit.

— Mais alors..., commença-t-il, la voix hoquetante.

Il voulut s'asseoir. D'une main ferme, la walkyrie le repoussa. Il retomba lourdement dans le sable humide. A ce moment, une nouvelle vague lui recouvrit les jambes. Il se remit à trembler de froid.

— Qui... qui es-tu ? réussit-il à questionner.

— Je suis Ulrika, fille de Fritha, entendit-il.

— Ulrika..., répéta-t-il, luttant contre lui-même pour ne pas perdre connaissance.

Au commandement de la walkyrie, une demi-douzaine de mains le saisirent pour le soulever. Une douleur atroce le parcourut des pieds à la tête. Il laissa échapper un cri de détresse.

— Par le sang de Thor, il est lourd comme le plomb. Nous aurons besoin d'aide.

L'homme qui venait de parler ainsi était celui que la walkyrie avait appelé le Légiste.

Aussitôt, deux autres mains s'approchèrent pour soutenir son corps douloureux et tout mou. Ces mains appartenaient à la walkyrie, elles étaient plus petites, moins brutales que les autres. Dodelinant de la tête, il réussit, de nouveau, à capter son regard bleu comme le cristal.

Il voulut dire : « Mon bateau », mais, si ses lèvres avaient remué, aucun son ne sortit de sa gorge. Cependant, la dame avait compris. Elle répondit :

— Perdu, avec tout l'équipage.

A ces mots, une nouvelle douleur fulgurante lui tordit les entrailles. Il ferma les yeux, serra très fort les paupières. Il balbutia :

— Non, ce n'est pas possible. Mon... mon frère ?

— Tous, dit simplement la walkyrie.

Alors, sur l'écran de ses paupières closes, il revit le drame du naufrage. Au milieu de la nuit, sans crier gare, la tempête s'était soudain abattue sur eux. Ils avaient connu les éclairs ininterrompus, les rafales de vent d'une force inouïe qui jetaient sur eux des paquets de neige aux glaçons coupants comme des lames. De toute sa vie, il n'avait jamais enduré pareille épreuve. Il croyait entendre encore les mugissements du vent, et sur la mer en furie il avait cru que les diables, sortis de l'enfer, donnaient ainsi de la voix. Puis, soudain, la coque du navire s'était brisée, comme une coquille de noix, sur les écueils contre lesquels elle avait été drossée.

Son frère...

Ses hommes...

Tous morts.

— Que Dieu ait pitié de leurs âmes, murmura-t-il.

La dame émit un petit soupir tandis que ses mains se crispaient sur lui. Il rouvrit les yeux et les tourna vers elle. Les mâchoires serrées, le regard fixe, elle progressait avec aisance ; elle semblait ne pas être affectée par cet effort physique, alors que ses compagnons mâles s'essoufflaient et que certains exprimaient leurs difficultés par de petits grognements.

Ils gravissaient la pente d'une colline rocheuse.

Ce fut dans les yeux de la dame qu'il prit conscience du paysage, rocheux et sans autre végétation qu'un peu d'herbes folles battues par le vent.

Elle ne le regardait pas ; ne le regardait plus. Plus une fois elle ne tourna les yeux vers lui.

Ils s'arrêtèrent devant une maison longue et basse, en pierre, dont le toit de chaume descendait presque jusqu'à terre. Sans précaution, ils le laissèrent tomber sur un banc de bois. Il grimaça de douleur, mais n'osa pas se plaindre.

— Tu es un Ecossais, dit la dame en le soumettant de nouveau à son regard glacial.

Il hochait la tête, tout en clignant des yeux. Il voyait flou.

— Grant..., dit-il. George Grant.

Au-dessus de lui, des nuages blancs dansaient la sarabande et l'étourdisaient.

— Grant, répéta la dame. Quel drôle de nom.

— Je... je suis... *le* Grant.

— Un chef de clan ! s'exclama celui qui se faisait appeler le Légiste. Eh bien, dans ce cas, Ulrika, nous avons bien fait de lui sauver la vie.

Sans répondre, la dame tira, du fourreau qu'elle portait à la taille, une dague longue et fine, à l'aspect menaçant. Tendue, il s'attendit au pire. Mais il ne s'agissait que de trancher dans ses vêtements trempés. Il se demanda ce qu'étaient devenues ses propres armes ; elles reposaient sans doute au fond de la mer.

Il était trop affaibli pour lutter ou seulement pour protester. En quelques secondes, il se retrouva nu comme un ver, tremblant de honte autant que de froid. Et elle, impassible, le parcourait du regard, le détaillait avec une sorte de détachement effrayant. Cherchait-elle le meilleur endroit pour le frapper ? Probable... Il s'était cru mort, il n'allait pas tarder à l'être.

Dans le secret de sa conscience, il formula une rapide prière.

— Il est parfait, déclara soudain la dame.

Elle rengaina sa dague et jeta sur lui une épaisse couverture de laine.

— Parfait pour quoi ? osa-t-il demander.

Il avait l'idée d'un sacrifice païen dont il serait, sous peu, la victime.

Le Légiste se pencha sur lui pour répondre :

— Parfait pour être son mari.

— Son... son mari ?

Son estomac se tordit. Il faillit succomber à la nausée, tandis que le prenait une sorte de vertige.

— Dors maintenant et reprends des forces, lui ordonna Ulrika. Ensuite, nous nous préparerons à notre mariage.

Elle tourna les talons et s'éloigna pour entrer dans la maison. Il suivit du regard le haubert qui cliquetait et dansait sur ses hanches.

Mais voilà que les hommes le reprenaient en mains, qu'ils le soulevaient du banc.

— Que... que se passe-t-il encore ? s'enquit-il, de nouveau inquiet.

Il croisa le regard tranquille du Légiste.

— Il se passe, lui répondit celui-ci en souriant, qu'un événement se prépare auquel je n'avais jamais pensé devoir assister.

Sur ces paroles sibyllines, il tourna le dos pour rejoindre Ulrika, fille de Fritha, à l'intérieur de la maison.

— Des Vikings, murmura-t-il pour lui-même.

Il était tombé entre les mains d'une bande de sanguinaires Vikings.

Ulrika but d'un trait tout ce qu'il lui restait d'hydromel et reposa, sur la table, sa corne à boire.

— Alors, mon ami, demanda-t-elle, que penses-tu de mon plan ?

Le Légiste, qui jouait avec la pointe de sa barbe, la regarda pendant un temps qui lui sembla aussi long que l'éternité, avant de se décider enfin à répondre :

— Tu es sûre que c'est bien ce que tu veux ?

— C'est le seul moyen, et tu le sais aussi bien que moi. La dot, que me procurera ce mariage, me donnera la possibilité de racheter la liberté de Gunnar.

— Elle *pourrait* te donner cette possibilité, mais nous ne savons pas où ton frère est détenu.

— A Dunnet Head, affirma Ulrika ; sur le territoire continental. J'ai entendu les hommes de Brodir qui en parlaient entre eux.

— Tu en es certaine ?

— *Ja*.

Le Légiste hocha longuement la tête avant de reprendre :

— Brodir ne sera pas content. Il espère rentrer à la maison pour retrouver une fiancée, avec une dot substantielle qui lui

permettra d'acheter beaucoup de biens, ainsi que du bois pour construire de nouveaux bateaux.

Ulrika détourna le regard. Elle avait soudain la gorge serrée. Elle n'avait pas envie de penser à Brodir ; pas maintenant ; plus jamais... Vrai, ils étaient fiancés selon la loi de l'Eglise chrétienne — son père avait conclu cet arrangement alors qu'elle était toute petite fille — mais Brodir s'en était allé courir les mers, plusieurs mois plus tôt... Ulrika priaait chaque jour pour qu'il ne revînt pas.

L'air absent, elle faisait tourner ses lourds bracelets de bronze autour de ses poignets. Elle éprouvait le besoin de prendre sur elle pour affermir sa décision.

— Quand Brodir reviendra, finit-elle par déclarer, il ne trouvera plus qu'une divorcée sans le sou. Je ne l'intéresserai plus, alors.

C'est ce qu'elle espérait. Le Légiste termina pour elle, il exprima le fond de sa pensée :

— Il trouvera aussi le frère de sa fiancée restauré dans ses droits de *jarl*.

— Exactement. Ce plan fonctionnera. Il *doit* fonctionner.

Gunnar, son frère, était tout pour Ulrika. Il était surtout la seule famille qui lui restât. Elle avait encore son père, mais il ne comptait pas. Elle ne le connaissait presque pas. Tout ce qu'elle attendait de lui, c'était sa dot.

Pour libérer Gunnar, elle tenterait tout ce qui serait en son pouvoir. Tout !

Silencieux, pensif, le Légiste la regardait. Inquiète, elle commença à s'agiter sur son banc. Si elle n'avait pas convaincu ? C'est qu'elle avait besoin de la bénédiction de l'Ancien, de son aide surtout. Les hommes de main que Brodir avait laissés derrière lui, pour la surveiller, étaient dangereux. Sans le consentement du Légiste, son plan était condamné d'avance.

Finalement, il déclara :

— C'est une idée dangereuse, compliquée aussi.

D'un bond, Ulrika se leva. Elle se sentait toute légère,

débarrassée d'un grand poids. Ce qu'elle venait d'entendre, c'était l'accord implicite qu'elle attendait.

— Je suis prête à braver tous les dangers, dit-elle avec conviction. Quant aux complications, je te les confie.

— *Ja...* eh bien...

D'un regard, l'Ancien désigna l'Écossais qui dormait comme une brute, sur le lit où on l'avait jeté. Il dormait depuis le matin.

— Tu ne crois pas qu'il aurait son mot à dire ? demanda-t-il.

Ulrika eut, pour l'Écossais, un sourire plein de mépris. Il n'avait pas le choix !

— Il fera ce que je lui dirai de faire.

— C'est un chef de clan, un *laird*, comme ils disent en Écosse. Tu crois qu'il consentira à se laisser marier ?

— Un chef de clan ! s'exclama Ulrika, sur le ton de la dérision. Ah ! Regarde-le : aussi faible qu'un nouveau-né !

Son regard se promenant sur le visage de l'homme endormi, elle ajouta cette perfidie :

— Un homme ? Il n'a même pas de barbe.

Le Légiste la gratifia d'un sourire patient, le sourire qu'il réservait aux enfants, et à elle. Il répondit :

— Ne sous-estime pas cet homme. La barbe n'est pas forcément la marque d'une grande virilité et, chez beaucoup de peuples, elle n'a même pas valeur de symbole, comme chez nous. Vois-tu, Ulrika, tu as encore beaucoup à apprendre sur les hommes qui vivent sur le continent, surtout si tu dois un jour séjourner parmi eux.

— Peut-être, répondit-elle, d'un air absent, tandis qu'elle continuait à étudier l'Écossais.

Il était plus impressionnant qu'elle ne l'avait d'abord pensé. Large d'épaules et puissamment musclé, il semblait grand aussi, quoique Ulrika attendît de le voir debout pour pouvoir le juger sur ce point. Sûrement, il n'était pas plus grand qu'elle. Ce n'était pas possible. Peu d'hommes pouvaient se vanter de la dépasser en taille.

Le regard de la jeune fille restait fixé sur la longue chevelure emmêlée de l'homme endormi. Les boucles blondes

bouillonnaient sur l'oreiller, comme une rivière de miel. Aux tempes, il portait de petites nattes, comme une femme. C'était la première fois qu'elle voyait un homme prendre un soin aussi maniaque de sa chevelure.

Elle se reprit à sourire. *Ja!* Ce prétendu *chef* serait très facile à dresser.

George s'éveilla en sursaut. En tâtonnant, il chercha autour de lui des armes qu'il ne trouva pas. Il marmonna :

— Qu'est-ce qui...

Les souvenirs lui revinrent d'un coup, en bloc : le voyage, le naufrage, la femme viking.

Tandis qu'il clignait des yeux pour accommoder sa vision, des sons et des odeurs étranges lui parvinrent. Quand il y vit mieux, il constata qu'il se trouvait dans une espèce de lit, à l'extrémité d'une très longue pièce. Il se demanda si cette pièce n'était pas la seule de la maison. Une maison... une grosse boîte plutôt, quatre murs et un sol en terre battue.

Au centre de la pièce, un grand feu brûlait et la fumée s'échappait par un trou pratiqué dans le toit. Des gens étrangement habillés, des hommes, des femmes et des enfants, étaient assis à une longue table. Ils prenaient un repas ; le repas du soir ?

George sentit son estomac se contracter, parce que cette scène lui rappelait le dernier repas qu'il avait pris, un morceau de pain et un peu de fromage, qu'il avait partagés avec Sommerled, son jeune frère.

Sommerled était mort.

Ils étaient tous morts, les membres de son équipage.

Le chagrin devint intolérable à George. Pour l'apaiser, il devait agir, bouger. Alors, il se redressa, s'assit dans le lit. Découvrant qu'il était nu, il s'enroula dans la couverture, qu'il trouva douce à sa peau. Mais il avait mal partout. Tous ses muscles semblaient rouillés. Il grimaça de douleur. Néanmoins, il essaya de se lever.

Avant que ses pieds eussent touché le sol, elle était là, près de lui.

Ulrika, fille de Fritha.

Eberlué, il la regarda longuement. Sans son attirail de guerrière, elle lui apparaissait très différente. Ce n'était plus la même femme. Ses cheveux dénoués retombaient sur ses épaules ; ils reflétaient la lumière du foyer et luisaient comme de l'or. Elle portait une robe toute simple, blanche, en laine, retenue à la taille par la ceinture qu'il lui avait déjà vue, le matin. A cette ceinture, la dague était attachée. La main d'Ulrika, fille de Fritha, reposait sur le pommeau.

— Tu dois manger, lui dit-elle. Je vais te faire apporter quelque chose.

— Non, répondit-il. Je ne veux pas rester couché comme un...

Il voulut se lever, non sans pousser un sourd gémissement parce que l'effort lui semblait impossible à accomplir. Mais une main, posée sur son épaule, l'arrêta. Il la trouva douce, cette main, chaude à sa peau. Il s'en étonna parce que cette douceur et cette chaleur ne s'accordaient pas avec la froideur des yeux bleus fixés sur lui.

— Recouche-toi, lui ordonna la guerrière, en le poussant sur les oreillers. Tu as été blessé. Tu dois te reposer.

Elle parlait d'une façon très détachée, presque brusque, très autoritaire. S'il n'avait pas vu, de ses yeux vu, qui elle était, il l'eût prise pour un jeune guerrier, tant elle montrait, par son attitude et par sa voix, qu'elle n'éprouvait ni pitié ni compassion, qui sont le propre des femmes.

Subjugué, il lui obéit. Il s'allongea, ramena la couverture sur lui.

La guerrière appela une servante à qui elle ordonna d'apporter de la nourriture. Puis elle s'assit sur un banc à côté du lit, le dos très droit, les mains posées sur les genoux, le regard fixe, le visage sévère.

— Tu es Grant, déclara-t-elle après un moment de silence. Il opina.

— Je m'appelle George et j'appartiens au clan des Grant. Je suis écossais.

— George ? s'exclama-t-elle. Ce n'est pas un nom d'homme ! Cette impertinence le stupéfia. Il répliqua avec hauteur :

— Je porte un nom chrétien. Mais je doute que tu saches ce que cela signifie qu'être chrétien.

Elle ignora la remarque, et dit simplement :

— Je t'appellerai Grant.

Elle se tourna pour prendre, des mains de la servante qui arrivait, un tranchoir chargé de victuailles.

C'est à ce moment qu'il aperçut sa cicatrice, une longue cicatrice toute droite qui courait de son oreille gauche jusque sous son menton. Le matin, il ne l'avait pas remarquée. Quelqu'un avait-il essayé d'égorger cette femme ?

Un petit enfant se précipita vers Ulrika, en hurlant et en agitant ses petits poings. Il semblait en grande colère. D'un geste vif, Ulrika le prit par les mains et l'immobilisa. Soudain elle paraissait moins froide. Ses traits s'étaient adoucis. Elle souriait. Le contraste parut très étonnant à George. C'était comme s'il se trouvait en présence d'une autre personne.

Ce moment de grâce ne dura pas.

Ulrika vit qu'il la fixait et aussitôt son sourire se fana. Elle redevint la femme insensible qu'il connaissait, glaciale, pas aimable du tout. D'une voix sèche, elle ordonna à la servante :

— Emmène-le.

Eh bien... Comme il l'avait suspecté, elle n'avait pas une once de douceur féminine en elle. Et pourtant...

— Maintenant, mange, ordonna-t-elle en poussant le tranchoir vers lui.

Les convives ne leur prêtaient aucunement attention, à l'exception du Légiste, qui ne perdait pas un des mouvements que faisait George, à l'exception aussi d'un jeune homme aux cheveux blonds comme le sable, au regard noir, fixe, sévère, et aussi peu aimable que celui d'Ulrika.

George leur adressa un petit signe de tête avant d'empoigner le tranchoir. Sans le vouloir, il effleura les doigts d'Ulrika, ce

qui lui causa un choc étrange ; un frisson le parcourut. Elle aussi ressentit quelque chose, ce que démontrèrent ses yeux qui s'agrandissaient, tandis qu'elle retirait sa main très vite, avec brusquerie.

Il n'avait pas d'appétit du tout. Cependant, il se força à prendre un peu de la nourriture, composée principalement de poisson très salé et fortement assaisonné, piquant. Il y avait aussi une sorte de purée qui sentait fort le navet. George goûta. La jeune fille le regardait. Plutôt, elle le surveillait.

Il recouvrait peu à peu ses esprits, ses forces aussi, grâce à quoi il pouvait mieux se rendre compte de sa situation. Elle n'était pas brillante, puisqu'il avait perdu son navire et tous ses compagnons et qu'il ne disposait pas même d'une arme pour se défendre.

Ses hôtes, si toutefois il pouvait leur décerner ce nom, ne ressemblaient à aucun des êtres humains qu'il avait rencontrés au cours de ses pérégrinations. Ils parlaient certes la même langue que lui, mais la pimentaient de mots étranges, des mots du Nord. Pourtant, ces gens n'étaient pas du Nord. George en connaissait. Ceux-ci étaient plus rudes, plus primitifs, comme si le temps qui passe avait refusé de passer par chez eux.

Il compta, pour le moins, une douzaine d'hommes dans la pièce enfumée, et six femmes environ. Il se doutait que tous ces gens ne représentaient pas l'ensemble de la tribu. Sans doute y avait-il d'autres maisons comme celle-ci, avec d'autres familles ou d'autres clans. George croyait se rappeler une foule nombreuse autour de lui, quand on l'avait ramené de la plage où il s'était échoué après son naufrage.

Frideray. L'île de Frideray. Tel était le nom qu'on lui avait donné pour lui dire où il se trouvait.

Il ne connaissait pas cette île, n'en avait jamais entendu parler auparavant. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il avait quitté Inverness pour cingler vers Wick, et qu'une forte bise d'hiver l'avait dérouté en le poussant très loin et très vite vers le nord. Il croyait avoir doublé les îles Orcades. Parviendrait-il jamais à retrouver le chemin du retour ? Rien n'était moins sûr.

— Toi, tu te demandes comment rentrer chez toi, lui dit Ulrika.

Apparemment, elle lisait dans ses pensées.

George remit sur le tranchoir le morceau de poisson qu'il s'apprêtait à porter à sa bouche. Croisant le regard de la jeune fille, il répondit :

— C'est exact.

— Tu rentreras aussitôt que tu seras rétabli.

— Alors, vous avez des bateaux, ici ? s'exclama-t-il. Merci, Seigneur !

Transporté de joie à cette nouvelle, il se sentait déjà mieux. Partir ! Il pouvait partir ! Quand ? Le plus tôt serait le mieux.

— Qui m'emmènera ? s'enquit-il. Je récompenserai grassement celui qui acceptera cette course.

— Moi, je t'emmènerai, annonça Ulrika. Aussitôt que nous aurons conclu notre affaire, je t'emmènerai.

— Quelle affaire ? fit George, sourcils froncés.

La façon dont la jeune fille avait prononcé ces mots, *notre affaire* ; son regard aussi, par lequel il s'était senti clouer sur sa couche, l'inquiétaient vivement. Il en avait la chair de poule. Peut-être s'était-il réjoui trop vite.

— Quelle affaire ? répéta-t-il, avec timidité.

— Simplement ceci : tu désires rentrer chez toi, et je peux t'y aider. Mais avant, tu dois me rendre un service.

Il n'en savait pas plus. Repoussant le tranchoir, George s'assit dans le lit.

— Quel service ?

Il n'avait pas l'habitude de traiter avec des femmes, parce que, chez lui, les affaires, ce n'était pas l'affaire des femmes.

Pendant un assez long moment, elle garda le silence. Assise au bord du lit, elle dardait sur lui ce regard bleu comme la glace, fixe, inquiétant. A l'évidence, elle réfléchissait. Cherchait-elle ses mots ? Une fois, elle ouvrit la bouche pour parler, mais elle se ravisa.

George fixa son attention sur les lèvres de la jeune fille ; de belles lèvres bien pleines, qui lui faisaient une bouche gonflée

comme un beau fruit mûr. C'étaient elles, ces lèvres, qu'il avait remarquées d'abord, au-dessus de lui, sur la plage où on l'avait ramassé après le naufrage. Puis il avait senti, sur son visage, le souffle de cette Ulrika... L'évocation de cette scène éveilla en lui un désir inattendu. Gêné, il crispa ses mains sur le bord de la couverture.

Enfin, la jeune fille reprit la parole, pour déclarer :

— Toi et moi, nous allons nous marier.

— Hein ?

Ses yeux s'étaient écarquillés et il avait eu l'impression qu'ils sortaient de ses orbites. Il se dit qu'il avait mal entendu, que peut-être il avait sombré dans un moment d'inconscience et qu'il avait rêvé, fait un cauchemar...

— Tu peux répéter ? murmura-t-il.

— Tu m'as très bien entendue. Toi et moi, nous allons nous marier.

Elle parlait d'un ton ferme, ses yeux gardaient leur fixité dérangeante et, pourtant, sa lèvre inférieure tremblait un peu, ce qui pouvait donner à penser qu'elle n'était pas aussi sûre d'elle-même qu'elle voulait le paraître. Elle poursuivit :

— J'ai besoin d'un mari qui réclamera mon héritage. Une fois que je serai rentrée dans mon droit, grâce à toi, tu pourras rentrer chez toi.

— Femme, tu es folle, dit George, en détachant bien ses mots.

Il en avait assez dit, et surtout assez entendu. Le plus simple, maintenant, était de rentrer chez lui. Il regarda autour de lui, mais nulle part ne vit son plaid ni ses autres vêtements. Mais, comme il était décidé à partir, il se redressa et enroula la couverture autour de sa taille. Une fois encore, Ulrika essaya de le repousser sur la couche, mais, comme il n'était plus décidé à se laisser soumettre, il détourna, non sans rudesse, la main qui s'avavançait vers lui.

— J'ai une fiancée, dit-il.

Il posa les pieds sur le sol. Il se leva. Il s'aperçut qu'il

tremblait comme une feuille et qu'il aurait du mal à rester debout très longtemps.

Ulrika s'était levée en même temps que lui. Seigneur Jésus, elle était presque aussi grande que lui ! Pas besoin de baisser la tête pour la regarder dans les yeux. Il dit :

— Mon mariage a été arrangé par Guillaume le Lion, mon roi.

Les yeux de la jeune fille, aussi, s'étaient agrandis sous l'effet de quelque surprise. Qu'avait-il dit ou fait de si surprenant ? L'explication lui fut donnée :

— Tu es grand, l'Écossais.

— Et toi donc ! rétorqua-t-il.

Il s'amusa à la toiser de haut en bas, sans tact aucun, mais il l'avait fait à dessein. Il ajouta en riant :

— On peut même douter que tu sois une femme.

Elle cilla et répondit :

— N'en doute pas, l'Écossais. Et que je sois presque aussi grande que toi n'a aucune importance.

Comme elle se trompait ! Les femmes devaient être petites, délicates de complexion, douces ; soumises, surtout. Une femme chrétienne digne de ce nom n'oserait jamais, comme celle-ci, adresser la parole à un étranger. C'était un comportement scandaleux, révoltant... Pourtant, George se sentait inexplicablement attiré par elle.

— En ce qui concerne ta fiancée, reprit-elle avec un aplomb inimaginable, ne t'inquiète pas pour elle. Quand je pourrai disposer de mon héritage, nous divorcerons et tu pourras voguer vers elle et l'épouser. Mon héritage est tout ce qui m'importe. Il est à moi, de par la loi de mon peuple, et je l'aurai, grâce à toi.

George secoua la tête. Il comprenait de moins en moins. Ces manigances le révulsaient.

— Le divorce est impossible, tenta-t-il d'expliquer. Tu te trompes. Quand un homme épouse une femme, c'est pour la vie.

A quoi bon ces discours, de toute façon ? Mieux valait

briser là. George voulut s'éloigner, mais Ulrika se mit dans son passage.

Là-bas, à table, le jeune homme aux cheveux blonds comme le sable poussa un cri et se leva. George l'avait tout de suite pressenti : celui-là lui apporterait des ennuis. Eh bien, tant pis pour lui ! Prêt à se défendre, George s'apprêtait à tirer le poignard que la jeune fille portait à la ceinture, mais le Légiste lui aussi s'était levé pour obliger l'importun à se rasseoir.

— Non, on n'épouse pas toujours pour la vie, expliqua Ulrika qui semblait n'avoir pas remarqué l'incident. Demande au Légiste. Il t'expliquera. Le divorce n'est pas une procédure commune, mais il est permis par les lois de mon peuple. Un divorce conviendra très bien à mes projets.

— Quels projets ? interrogea George.

— Je te l'ai déjà dit : je veux entrer en possession de mon héritage, rien de plus. Une fois que nous serons mariés, tu le demanderas à mon père. Et, quand sa fortune sera entre mes mains, nous irons devant le conseil des Anciens pour obtenir le divorce.

Ulrika eut, en prononçant ces derniers mots, un petit haussement d'épaules comme s'il s'agissait d'évoquer la chose la plus simple qui fût.

— Ensuite, poursuivit-elle, je me moquerai bien de ce que tu feras. Un de nos bateaux t'emmènera où tu voudras.

George ouvrit puis referma la bouche ; deux fois. De nouveau il secoua la tête. Il ne comprenait pas. Les mots étaient clairs, mais le sens lui échappait.

— Divorcer, comme ça, murmura-t-il.

— *Ja*, comme ça.

Ce qu'elle proposait était tout simplement impensable... outrageant ; un blasphème. Cette jeune fille avait-elle vraiment l'intention de l'utiliser, lui, comme un instrument, dans le seul but d'entrer en possession d'un héritage ? Le mariage ne servait pas, ne pouvait pas servir à cela ! Le mariage, bien sûr, pouvait nouer ou resserrer les liens entre deux clans, mais c'était aussi un sacrement ; un sacrement ! Il ne pouvait

être considéré comme un arrangement temporaire destiné à servir des intérêts matériels.

— Ce n'est pas possible, déclara George, avec fermeté. Je refuse.

— Très bien ! répondit la jeune fille.

Avec un mince sourire, elle ajouta :

— J'espère que tu te plais sur notre île, l'Écossais, parce que tu risques d'y séjourner pendant un certain temps.

Sur ce, elle lui tourna le dos et se dirigea vers la table. Tous les yeux étaient maintenant fixés sur lui, George.

— Tu resteras peut-être ici toute ta vie, ajouta la jeune fille, d'une voix forte, sans se retourner.